

Mais jamais il n'eut le courage de s'approcher du Dauphin : son âge, ses jeux, sa blonde chevelure, rappelaient trop l'enfant que Richard avait perdu.

Une seule fois en cette année, Richard eut l'occasion de parler à la Reine. Ce fut le 6 octobre.

Le château était envahi : la famille royale allait partir. Richard, depuis le point du jour, essayait en vain de pénétrer jusqu'à la Reine. Il errait dans les cours et les vestibules, encombrés de peuple et de serviteurs épouvantés, rencontrant tour à tour des gens qui le repoussaient ou des portes fermées. L'idée fixe du brave jardinier était de proposer à la Reine de lui laisser emmener le petit Dauphin dans les souterrains du parterre d'eau, et de là dans l'Orangerie, d'où il espérait gagner les bois, Saint-Cyr et la Bretagne. C'était un de ces projets fous et inexécutables qui éclosent au moment du danger. La veille au soir, il eût pu réussir. Tandis que Louis XVI et Marie-Antoinette croyaient pouvoir reposer sous la garde de La Fayette. — endormi à l'hôtel de Noailles, tandis que les sections bivouaquaient sur la place d'Armes, et que Varicourt et Deshottes veillaient encore sur le seuil qui devait à l'aube boire leur sang, — le Dauphin, comme Joas, aurait pu être soustrait aux bourreaux... Mais il était trop tard, et tout était perdu.

Enfin Richard aperçut la Reine. Elle descendait l'escalier de marbre, pâle comme une morte, et portant le Dauphin dans ses bras.

Richard fendit la foule et s'élança vers Marie-Antoinette.

— Donnez-moi l'enfant, Madame, s'écria-t-il : je le sauverai !

— Il n'est plus temps, mon ami, dit-elle : — les victimes sont comptées. Adieu !

Elle passa, et Richard la vit monter en voiture avec le Roi, Madame Élizabeth et Madame Royale.

La foule applaudissait et criait : " Nous emmenons le boulanger, la boulangère et le petit mitron ! "

— Stupides coquins ! cria Richard. Mais une main vigoureuse lui ferma la bouche, et le grand Christophe, le saisissant à bras le corps, l'enleva et l'emporta rapidement. Une femme criait déjà qu'il fallait arrêter cet aristocrate. Christophe ne lâcha son fardeau qu'en arrivant près de Suzanne, qui, plus morte que vive, l'attendait au parc.

— Je vous le rapporte sain et sauf, patronne, dit-il, mais il l'a échappé belle. Quand on se met en contre mille, c'est courir à la mort. Voulez-vous que je vous reconduise à Trianon ?

— Oh ! oui, Christophe, dit Suzanne : voyez dans quel état est mon pauvre mari.

Richard semblait anéanti. Suzanne et Christophe le prirent chacun par un bras et traversèrent le parc désert, tandis que les clameurs de la foule se perdaient dans l'éloignement comme un orage qui s'en va.

Une fièvre violente saisit Richard, et ce ne fut qu'à force de soins et de prières que la bonne Suzanne obtint la guérison de son mari, plusieurs mois après.